

DÉMISSIONNAIRE, KERENSKY REVIENT AVEC DES POUVOIRS ÉTENDUS

EXCELSIOR

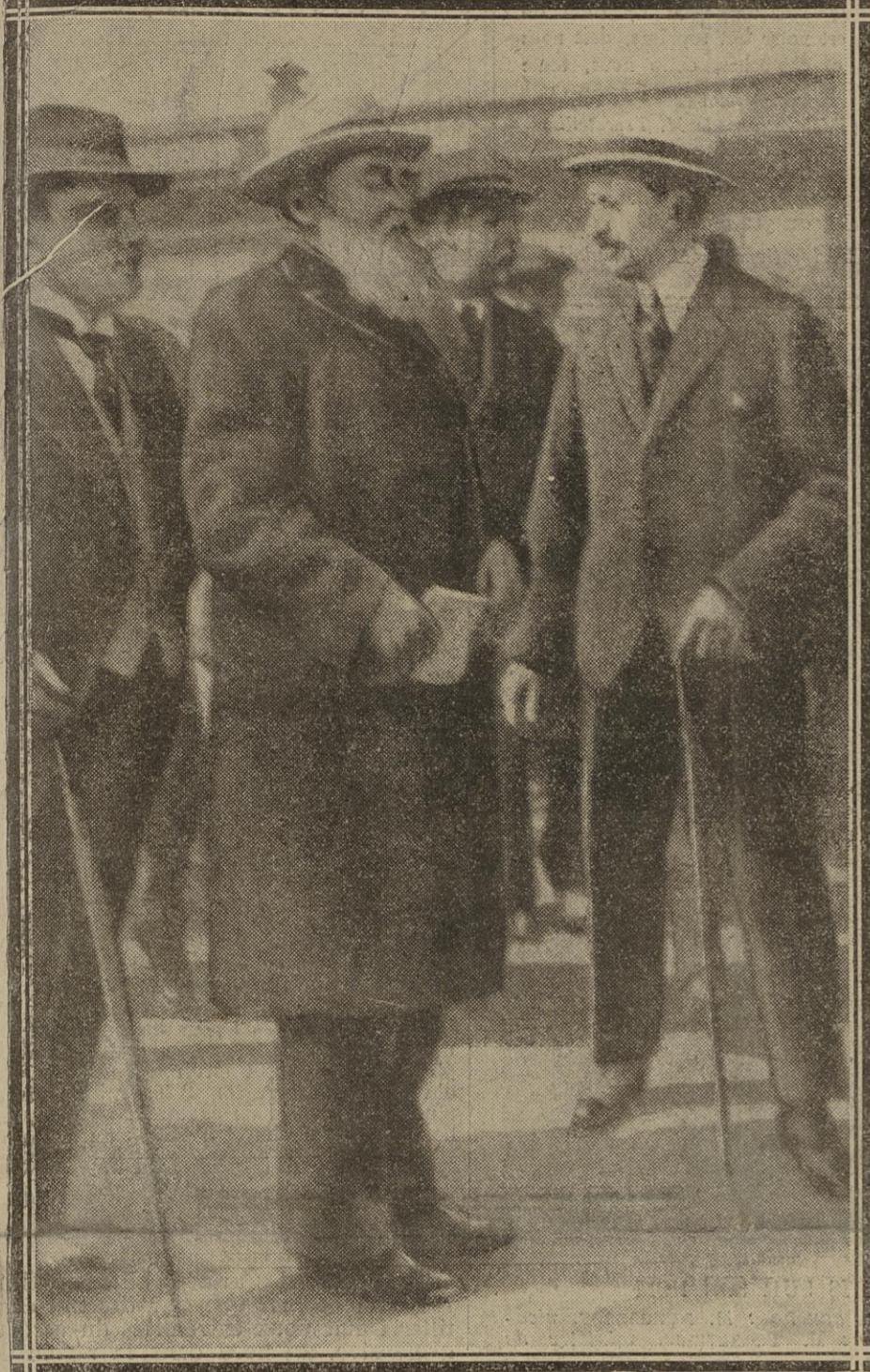
Huitième année. — N° 2.456. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi
6
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, bld des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES PREMIERS DÉLÉGUÉS SOCIALISTES A STOCKHOLM



LE RUSSE KROPOTKINE DANS UNE RUE DE STOCKHOLM



LE DANOS BORGJERG



LE SUÉDOIS BRANTING ET LE BELGE VANDERVELDE



LES ALLEMANDS : FISCHER, LE DOCTEUR DAVID ET EBERT

En vue de préparer la conférence internationale, différents délégués se sont déjà rencontrés à Stockholm. Voici : 1^o Le Russe Pierre Kropotkine; 2^o M. Borgbjerg, délégué de la *Socialdemokratie* danoise, qui a traversé Stockholm en se rendant à Petrograd où il allait

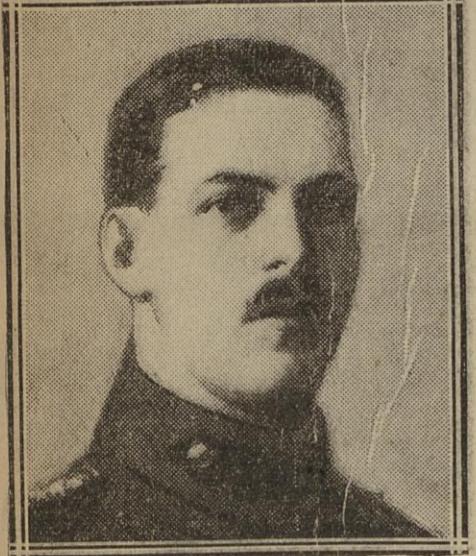


LES AUTRICHIENS : LES DOCTEURS VICTOR ADLER ET KARL RENNER

soliciter le Soviet d'inviter les Français et les Anglais à la conférence; 3^o MM. Branting et Vandervelde; 4^o Trois représentants de l'Allemagne. De gauche à droite : Fischer, le docteur David, le ministre danois Stauning et l'Allemand Ebert; 5^o Les deux Autrichiens.

LE DISCOURS DU TRÔNE D'ALEXANDRE DE GRÈCE TÉMOIGNE D'INTENTIONS EXCELLENTE

La bienveillante sollicitude des puissances protectrices, dit-il, a reconstitué notre unité nationale



LE ROI ALEXANDRE DE GRÈCE

ATHÈNES, 5 août. — La cérémonie de la prestation de serment du nouveau roi a eu lieu hier et a été particulièrement émouvante. Il était exactement dix heures trente, lorsque M. Sofoulis, président de la Chambre, entra dans la salle des séances qui était parée aux couleurs grecques et où plusieurs guirlandes de fleurs entouraient le monogramme du souverain.

Les représentants du corps diplomatique, au grand complet, se rangeaient à la droite du fauteuil présidentiel.

Les tribunes étaient bondées. On remarquait dans l'assistance les dames les plus notables de la capitale.

Quelques minutes après, les ministres firent leur entrée. Le roi Alexandre parut ensuite, accompagné de M. Venizélos et entouré des officiers de sa maison civile et militaire.

Le nouveau souverain fut accueilli par des applaudissements unanimes ; il s'inclina en signe de remerciement.

Le métropolite s'avance alors, lui présente l'Évangile et se mit à lire la formule de la prestation de serment que le roi répéta, la main posée sur le livre, en ajoutant à chaque phrase : « Je le jure. »

Après la signature de l'acte, M. Venizélos remit le discours du Trône au souverain qui commença sa lecture d'une voix hésitante et où perçait une vive émotion. Peu à peu, cependant, le roi reprit son assurance ; c'est d'un accent ferme et décidé qu'il souligna les passages les plus importants de ses déclarations dans lesquelles, après avoir adressé son salut aux représentants de la nation grecque, il rendit hommage à l'intérêt bienveillant que les puissances protectrices témoignèrent jusqu'à la Grèce en vue de lui permettre d'établir son unité nationale, d'assurer le libre jeu des institutions constitutionnelles et d'éviter la guerre civile.

« Les conditions qui ont déterminé notre avènement au trône indiquent nettement la ligne de conduite que nous devrons donner à l'avenir à notre politique. »

Abordant ensuite les questions intérieures, le souverain traça un programme de réformes. Il insista notamment sur la nécessité d'une révision de la Constitution, en vue de définir nettement les droits de la nation et de modifier, dans un sens plus démocratique, l'exercice des prérogatives royales.

Au sujet des relations extérieures, le discours du Trône déclare que la Grèce restera fidèle à ses traditions :

« Quoique le pays, après deux ans de guerre glorieuse, eût éprouvé un grand besoin de repos et qu'il vit éclater avec inquiétude un conflit mondial mettant aux prises deux civilisations, nous avions l'obligation morale de mettre sans hésitation nos petites forces à la disposition du groupe de belligérants qui a pris la défense du droit des nationalités et de la liberté des peuples. D'autres obligations, plus graves encore, poussent d'ailleurs la Grèce à suivre cette voie et à prendre l'attitude que lui dictaient ses devoirs à l'égard de ses généraux alliés. »

A la fin de son discours, le roi fit allusion aux mesures d'épuration adoptées dans les différentes branches de l'administration et à un vaste plan de réorganisation financière, économique et agricole. Il termina par un émouvant appel à la collaboration étroite entre le peuple et le gouvernement en vue de sauver la Grèce et l'hellenisme.

Le discours, qui dura un quart d'heure, fut écouté dans le plus grand silence. L'assistance salua la péroration aux cris de : « Vive le roi ! »

A la sortie, qui eut lieu sans provoquer aucun incident, la foule massée sur le passage du cortège acclama longuement le roi Alexandre, M. Venizélos et les membres du gouvernement.

Les troupes de la défense nationale, sous le commandement de l'héroïque général Christadoulo, faisaient le service d'honneur.

Le cabinet austro-hispanien n'est pas encore constitué

GENÈVE, 5 août. — D'après les dernières Nouvelles de Munich, M. von Seidler se heurte à une telle opposition qu'il lui sera vraisemblablement impossible de former un cabinet.

On a cru un instant qu'il avait pu grouper une majorité d'environ 241 voix et qu'il n'avait plus à compter qu'avec une opposition de 217 voix, mais cet espoir partit au jourd'hui complètement déçu.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Commerce, Cépiabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LA RUSSIE VA-T-ELLE COMPRENDRE ET SE RESSAISIR ?

REPOUSSANT LES RUSSES DE GALICIE ET DE BUKOVINE, LES ALLEMANDS TRAVAILLAIENT EN OUTRE A LES DÉSUNIR. KERENSKY, DÉCOURAGÉ PAR LA MÉSENTENTE DES PARTIS, A ÉTÉ DÉMISSIONNAIRE PENDANT 24 HEURES

Une réunion extraordinaire de tous les groupements l'a rappelé avec pleins pouvoirs

Le pays se trouve en face d'un danger mortel.... Le général Kornilof attend une réponse à ses conditions pour prendre possession du commandement des armées. Quelle réponse peut donner un gouvernement qui ne sent sous lui aucun terrain solide ?

(Déclarations de M. Nekrassoff.)

M. Kerensky est le seul homme en qui le pays ait confiance et qui puisse faire naître un élan en cette heure de danger.

(Déclarations de M. Terestchenko.)

Etant donnée l'impossibilité, malgré toutes les mesures que j'ai prises, de reconstruire le gouvernement provisoire, de façon qu'il réponde aux nécessités du moment historique exceptionnel que le pays traverse, je ne peux plus assumer de responsabilité devant l'Etat, et je prie le gouvernement provisoire de me relever de mes fonctions.

(Lettre de démission de M. Kerensky.)

La Russie tout entière a la plus grande confiance en M. Kerensky. Le salut du pays, qui est notre but suprême, doit nous unir tous et empêcher, entre nous, toute discorde fatale.

(Déclarations de M. Tseretelli.)

M. Kerensky est le seul homme possédant l'autorité nécessaire pour se charger de la reconstitution du gouvernement.

(Déclarations de M. Milioukof.)



M. KERENSKY ET LES ORATEURS QUI ONT REFAIT L'UNION DES PARTIS SUR SON NOM

Au centre : M. KERENSKY, dans son cabinet de travail, devant la carte au front russe. — A gauche : M. NEKRASSOFF, vice-président du Conseil, et M. TERESTCHENKO, ministre des Affaires étrangères. — A droite : M. TSERETELLI, ministre de l'Intérieur, et M. MILLIOUKOFF, qui a porté au nom des Cadets.

La démission de M. Kerensky, à laquelle nous faisions allusion hier, a bien été offerte. Le nouveau chef du gouvernement provisoire, estimant que la division et les exigences des partis rendaient impossible sa tâche d'union nationale et de salut public, avait renoncé un moment à exercer les pouvoirs qui lui avaient été confiés.

L'impression profonde causée en Russie par la nouvelle de cette démission permet de mesurer le prestige de M. Kerensky et d'apprécier la place éminente qu'il a prise dans tout le pays. Dès qu'on a su qu'il était résolu à se retirer, les partis se sont rapprochés. Ils ont fait spontanément ce que huit jours de négociations n'avaient pu obtenir. Non seulement les groupes politiques ont décidé de faire abstraction, au moins pour tout le temps où la patrie serait en danger, de leurs revendications particulières, mais encore ils ont offert les pleins pouvoirs à

M. Nekrassoff à propos de ce que le gouvernement ne cachera rien comme il l'a fait jusqu'ici des résultats des opérations.

Quant à l'arrestation du général Gourko, cette mesure a été décidée à la suite de la découverte dans les papiers de l'Ex-tsar d'une lettre du général Gourko, datée du 10 mars, affirmant sa sympathie au monarque déchu et exprimant l'avis que les serviteurs restés dévoués à sa cause devraient s'adapter provisoirement à ce nouvel état de choses par des protestations de fidélité.

« Il faut se préparer à une campagne d'hiver », déclare M. Terestchenko

Le ministre des Affaires étrangères, M. Terestchenko, a pris ensuite la parole pour déclarer qu'au milieu de l'inquiétude et de l'angoisse croissantes il fallait se préparer à une campagne d'hiver.

« En ce moment, personne ne pense plus à la paix, tout le monde comprend qu'elle est impossible.

« Le pays se trouve en face d'un danger mortel. Je ne veux accuser aucun groupe. Cette situation résulte de l'ancien régime. »

Parlant ensuite de l'état d'esprit de l'armée, M. Terestchenko a montré les conséquences de l'ordre donné à l'armée, émanant du Soviet, qui accorde aux soldats trop de liberté.

« La plus grande erreur de la révolution, dit le ministre des Affaires étrangères, est cet ordre qui a amené des troubles dans l'armée en détruisant la discipline. »

« Les efforts surhumains faits par M. Kerensky et l'offensive qu'il a organisée ont sauvé l'honneur de notre pays. »

Insistant sur l'action du Soviet, M. Terestchenko a déclaré que le programme du gouvernement ne peut pas être posé d'une façon unilatérale, comme il l'est en ce moment : le gouvernement doit s'appuyer sur toutes les classes de la population, autrement il ne pourra jamais provoquer un élan général indispensable pour le salut du pays.

« M. Kerensky est le seul homme dans lequel tout le pays ait confiance et qui puisse faire naître un pareil élan en cette heure de danger. »

« Quelle réponse donnerons-nous aux conditions du général Kornilof ? »

M. Tseretelli, intervenant à son tour après M. Terestchenko, a exprimé le même avis en ce qui concerne la confiance de la Russie en Kerensky. Il a ajouté :

« Le salut du pays, qui est notre but suprem, doit nous unir tous et empêcher toute discorde fatale. »

Au nom des Cadets, M. Milioukof s'est élevé contre M. Kerensky. M. Terestchenko, ministre des Affaires étrangères, déclara que si M. Kerensky se retirait il se verrait obligé de l'imiter. Les autres ministres firent des déclarations analogues ; finalement, le gouvernement provisoire décida de convoquer en délibération les représentants des partis politiques importants ainsi que les membres du Comité provisoire de la Douma et des comités du Soviet et des paysans.

La nuit du 3 au 4 août

PETROGRAD, 4 août. — Hier soir, à 10 h. 30, a commencé la conférence convoquée par le gouvernement.

Après l'exposé de la situation fait par M. Nekrassoff, le président de la Douma a posé, au préalable, plusieurs questions, notamment sur les nouvelles alarmantes concernant le front et l'arrestation du général Gourko.

Il émet l'avis que M. Kerensky est le seul homme possédant une autorité nécessaire

pour se charger de la reconstitution du gouvernement.

Après une suspension de séance, M. Nekrassoff a repris encore une fois la parole et en termes plus fermes qui ont produit sur l'assemblée une profonde impression.

« Tout moment perdu, a-t-il dit, en querelles peut avoir une répercussion fatale sur l'avenir de la Russie. Le général Kornilof attend une réponse à ses conditions pour prendre possession du commandement des armées. »

« Quelle réponse peut donner un gouvernement qui ne sent sous lui aucun terrain

stable ? »

M. Nekrassoff a attaqué ensuite les exigences du Soviet demandant aux membres socialistes du cabinet d'aller rendre compte de leurs actes deux fois par semaine, puis il signale le danger de la contre-révolution.

« La contre-révolution existe et se développe chaque jour à la faveur du temps perdu par le gouvernement. »

S'adressant aux représentants du Soviet, M. Nekrassoff termine ainsi :

« De deux choses l'une : ou vous donnez au gouvernement la possibilité et le temps de gouverner, ou vous prenez vous-mêmes le pouvoir. »

A 6 heures du matin, M. Terestchenko, ministre des Affaires étrangères, résumant les débats de la conférence, exprima l'assurance que l'empressement manifesté par tous les partis à aboutir à un accord est le gage que l'on parviendra au salut du pays.

La séance a été suspendue pour permettre aux parties de s'entendre sur le mode de règlement du conflit.

On confie à M. Kerensky le soin de reconstituer le gouvernement

A la reprise de la séance, une déclaration est faite au nom de cinq partis politiques importants, savoir les socialistes démocrates, les socialistes révolutionnaires, les démocrates radicaux, le parti uniifié du travail et des socialistes populaires et le parti des cadets.

Suivant cette déclaration, ces partis sont prêts à confier à M. Kerensky la reconstitution du gouvernement à deux conditions : la première, émanée des partis socialistes, que le nouveau gouvernement reste fidèle à sa déclaration ; la seconde, que le gouvernement jouisse dans toute sa politique d'une liberté parfaite et soit complètement indépendant de toute influence ou de toute pression de la part des partis politiques.

M. Kerensky reprend ses négociations

PETROGRAD, 4 août. — Aujourd'hui une réaction se produit. Tout le monde reste à son poste et M. Kerensky reprend ses négociations.

Les journaux soulignent la gravité que comporteraient l'impossibilité d'arriver à un accord avec les partis bourgeois et la scission avec les cadets, le comité de la Douma et les classes industrielles, commerciales et financières.

Pareil état de choses serait désastreux dans un moment où l'on n'a pas trop des efforts de tous pour conjurer la catastrophe qui menace le pays.

PLUS DE 12 MILLIARDS AVANCÉS A LA RUSSIE PAR LE TRÉSOR ANGLAIS PENDANT LA GUERRE

Les Anglais ont donné en outre 1 milliard de cartouches, 4 millions d'obus, 3.000 fusils, etc.



M. HENDERSON

On sait quel concours étendu les Américains ont donné à la Russie en vue de l'aider à sa réorganisation.

L'Angleterre, de son côté, a prêté à nos alliés du Nord une aide considérable.

Voir à ce sujet quelques précisions données récemment par le ministre travailliste anglais M. Henderson.

C'est le *Rousskiy Slovo* de Petrograd qui les publie :

« Depuis le début de la guerre, a dit le ministre, l'Angleterre a avancé au gouvernement russe 12 milliards 500 millions environ.

» Elle a exécuté des commandes de chaussures et d'équipements militaires, qui se montent à plusieurs centaines de millions.

» Elle a envoyé en Russie un important matériel de guerre : plus de 15.000 tonnes de métal, plus de 500 moteurs d'aéropatrons, plus de 700 canons, environ 3 à 4 millions d'obus, 300.000 fusils, 2.500 mitrailleuses, plus d'un milliard de cartouches et des milliers d'automobiles et d'autos-camions. »

Contre-attaques allemandes repoussées en Flandre

Tandis que les armées allemandes ne réagissaient hier que par des tirs d'artillerie aux deux extrémités du secteur d'offensive, au nord dans la région de Nieuport, au sud dans celle de Messines, puis, au cours de la nuit, par une vive canonnade vers Hollebeke et sur les positions du canal d'Ypres à Comines, au nord-est du village, les Anglais et les Français n'ont cessé d'engager des actions d'importance minimale sans doute, mais qui montrent assez l'initiative de nos infanteries. Les premières contre-attaques improvisées par l'ennemi à peine brièves, la manœuvre de progression s'impose à nouveau à un ennemi déjà réduit à la contenter. A l'ouest de la route qui monte de Steenstraete (au sud-ouest de Bixschoot) jusqu'à Woumen, les contingents français ont occupé deux fermes. Les troupes anglaises ont dépassé Saint-Julien reconquis la veille.

Sur les autres secteurs du front d'occident, les communiqués signalent une série de raids et de coups de main tentés par les Allemands. Des éléments ennemis ont été repoussés au sud d'Arleux-en-Gohelle, et à l'est de Vermelles. Dans la région de l'Aisne, deux attaques ont été menées à faibles effectifs contre nos postes du plateau des Casemates et facilement repoussées. L'action la plus sérieuse s'est déroulée au milieu de la nuit, à l'est de Craonne, sur nos lignes au sud de Juvincourt, et à notre avantage.

Le repli stratégique russe

Le centre et l'aile gauche des armées russes continuent leur repli stratégique sous la poussée

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

UN MANIFESTE DE KERENSKY

IL NE JUGE PAS POSSIBLE, "DANS LES CIRCONSTANCES ACTUELLES OU LA DÉFAITE EXTÉRIEURE ET LA DÉSAGRÉGATION INTÉRIEURE MENACENT LE PAYS", DE SE SOUSTRAIRE AU LOURD DEVOIR QUI LUI EST CONFIE

Le train démarrait. Roger hocha la tête et s'engouffra dans un compartiment de première, il s'affala sur la banquette.

Quand les battements de son cœur se furent un peu calmés, il posa son képi dans le filet et inspecta d'un regard circulaire le compartiment qu'il venait de prendre ainsi d'assaut. Seule, en face de lui, une jeune femme sourit.

Elle apparut à Roger délicatement jolie.

Il sourit à son tour et, s'inclinant, il dit :

— Mon Dieu, mademoiselle, je vous fais mille excuses pour la frayeur que ma brusque irruption a pu vous causer... Je crains fort d'avoir été un peu ridicule...

Le sourire de la jeune femme s'accéda, découvrant de jeunes dents aiguës :

— Mais vous êtes tout excusé, monsieur. Je conçois d'ailleurs assez votre hâte, car je ne connais rien d'ennuyeux comme de manquer ainsi un train.

— D'autant, mademoiselle, qu'il s'agissait là pour moi d'un retard de huit heures. En d'ordinaires circonstances un tel contre-temps est déjà passablement désagréable ; pour un permissionnaire il devient un irréparable désastre !...

Ils parlèrent de la guerre et du front, eux ensuite, franchement, comme deux bons camarades confiants et livrés. Ils avaient tous deux adouci les heures tragiques de cette guerre : lui avait une marraine et elle un fils, dont ils évoquèrent aussitôt la vision. Elle reconnaît qu'elle ne le connaissait point, mais qu'elle le devinait, par ses lettres, doux et tendre... et elle avoua que, peut-être, elle l'aimait. Rêveuse, elle répéta :

— Vraiment, je crois que je suis bien près de l'aimer... Oui ! peut-être tout près... mais le sais-je moi-même ?

Elle le disait simplement, sans hypocrisie, avec la franchise d'une femme du monde, habituée à de libres causeries avec des hommes bien élevés et respectueux. Roger comprit qu'elle l'estimait du nombre de ceux-là. Il lui en fut reconnaissant et répondit à sa confidence par un aveu identique au sien : si peu de chose près. Par un reste de réserve ils gardèrent tous deux le plus cher de leur secret : ils évitèrent de citer les noms qu'il leur était doux de prononcer à voix basse et dans l'ombre de leur cœur !

La nuit, à présent, était tout à fait venue... Las un peu, ils se turent et, se rencoignant, fermèrent les yeux pour dormir, ou pour mieux rêver peut-être...

A Versailles, la seconde d'un brusque arrêt réveilla Roger. Sa compagne de voyage dormait toujours. De la veillée bombardée, voilée de bleu, une pénombre s'établait, et les cheveux d'or de la jeune femme avaient de longs reflets adoucis et discrets. Il la trouva décidément charmante et soupira en songeant à sa marraine qu'il ignorait et qu'il eût souhaité semblable à elle.

Un employé, surgî de la nuit, l'arracha à sa réverie :

— Votre billet, je vous prie !

Il prit le ticket que lui tendait le jeune homme et, le lui rendant poinçonné, se tourna vers la jeune fille. Roger voulut prévenir l'appel qu'il prévoyait un peu rude et, se penchant vers elle, il esquissa un geste que l'autre arrêta :

— C'est inutile, monsieur, je repasserai tout à l'heure, quand votre dame sera réveillée.

Et il disparut sans attendre de remerciements. Roger, d'abord interloqué, s'amusâ ensuite de l'erreur. Il risqua un regard vers sa compagne. Réveillée par leurs voix, elle le considérait, une malice au coin de ses yeux, et elle dit avec un rire loyal, un rire de joie claire :

— J'ai entendu !... Le pauvre homme est bien excusable, allez... Il ne pouvait pas savoir !...

A son tour il rit franchement, dégagé de toute gêne. L'aube surgissait à l'horizon. On arrivait à Paris. Sur le quai ils se séparèrent, s'égayant encore de leur aventure !

Dans l'après-midi, au moment de sortir, Roger vérifia sa tenue dans la grande glace du salon maternel. Sa longue silhouette, qu'amincissait encore l'uniforme bien étroit, lui plut... Sifflotant une vieille fanfare de chasse, il alla rendre visite à sa marraine inconnue.

Quand il sonna rue de Lübeck, une angoisse l'étreignait : serait-elle celle qu'il l'imaginait ? Et la réalité ne décevra-t-elle pas lamentablement le beau rêve tendrement, amoureusement caressé là-bas, dans la tranchée, au fond de la cagna obscure ?

Une femme de chambre l'introduisit dans le salon et, son nom décliné, le pria de « patienter quelques minutes... Mademoiselle allait venir... »

Il attendit quelques secondes, analysant son émotion et s'en raillant vainement. Une voix soudain le fit sursauter et, comme il se redressait, il retrouva devant lui, pâlie un peu, « sa dame » du train. Elle venait également de le reconnaître et leurs voix se mêlèrent en une identique exclamations :

— Vous !... Il porta simplement à ses lèvres les deux mains qu'elle lui tendait et la regarda longuement, balbutiant :

— Suzie !... Suzie !
En un geste de doux acquiescement elle ferma lentement les yeux et, un sourire d'ardente tendresse aux lèvres, elle dit à voix basse :

— A quoi bon vous apprendre ce que vous savez depuis hier au soir !

Jean D'ESME.

PETROGRAD, 5 août. — Le ministre président, M. Kerensky, a publié la déclaration suivante :

En raison de l'impossibilité de créer au moyen d'un accord réciproque des différents courants politiques tant socialistes que non socialistes le pouvoir révolutionnaire qu'exige le moment menaçant actuel, je me vis forcée de démissionner.

La conférence du 3 août des représentants des partis principaux socialistes, démocrates et libéraux, après des débats prolongés, a eu pour résultat que les partis représentés à cette conférence déclarent de me confier la tâche du remaniement de gouvernement.

Ne jugeant pas possible, dans les circonstances actuelles où la défaite extérieure et la désagrégation intérieure menacent le pays, de me soustraire au lourd devoir qui m'est actuellement confié, je considère ce devoir comme un ordre exprès du pays de créer dans le délai le plus court, et malgré tous les obstacles

qui pourraient surgir, un puissant pouvoir révolutionnaire.

Je compte baser la solution de ce problème sur ma confiance dans les conditions et les modes dictés impérativement par l'apre nécessité de mener la guerre, de soutenir la combativité de l'armée et de rétablir la puissance économique de l'Etat.

Faisant partie du gouvernement dès la première heure où toute la plénitude du pouvoir a passé dans les mains du peuple, je considère indispensable en procédant à la réorganisation du gouvernement de me baser sur les principes élaborés successivement par lui et énoncés dans ses déclarations.

En même temps, en qualité de chef du gouvernement, je trouve qu'il est inévitable d'introduire des modifications dans l'ordre et la répartition du travail du gouvernement, ne me jugeant pas en droit de me laisser arrêter par la considération que ces modifications, tout en donnant la possibilité de résoudre pleinement le problème qui se pose devant le gouvernement provisoire, augmenteront ma responsabilité dans la gestion suprême des affaires de l'Etat.

Signé : KERENSKY.

Le général Erdely est assassiné

LONDRES, 5 août. — Le général Erdely, commandant de la 11^e armée, maintenant licencié, qui venait de refuser de remplacer le général Polovtzev au poste de gouverneur de Petrograd, a été assassiné d'un coup de revolver tiré par derrière.

La Gazette de la Bourse de Petrograd, qui annonce la nouvelle, n'ajoute aucun commentaire.

Un ancien ministre inculpé de prévarication

PETROGRAD, 5 août. — L'ancien ministre de l'Intérieur Kvostof a été arrêté. Il est accusé de s'être approprié plus d'un million 125.000 roubles destinés à préparer les élections de la Douma en 1917.

Nos soldats vont avoir des permissions de dix jours

Le ministre de la Guerre a décidé qu'à partir du 1^{er} octobre prochain la permission de détente sera portée pour les militaires des armées à dix jours par période de quatre mois, délais de route non compris. Une instruction réglera les conditions d'application de cette mesure.

Un « bleuet » de la classe 1918 reçoit la Légion d'honneur

Le Petit Parisien annonce que parmi les plus jeunes chevaliers de la Légion d'honneur figure un « bleuet » de la classe 1918, nommé Lemoine, incorporé au 11^e régiment d'infanterie.

Le communiqué du 15 juillet connaît la phrase suivante : « Au nord du mont Haut et sur les pentes nord-est du Reion, 120 soldats, qui ont fait preuve d'un admirable entraînement, ont été levés, sur une largeur de 800 mètres environ et une profondeur de 300, les réseaux de tranchées puissamment organisés par l'ennemi. Le chiffre des prisonniers atteint 300, dont 8 officiers. »

Une quinzaine au moins de ces prisonniers furent faits par le soldat Lemoine, du 11^e d'infanterie, de la classe 1918, engagé volontaire.

Le généralissime anglais a foi en la victoire finale

Le Petit Parisien publie la dépêche suivante :

ZURICH, 5 août. — Les journaux allemands nous apprennent que le gouvernement avait essayé de faire entrer dans le gouvernement de l'empereur deux députés du Reichstag afin de donner au cabinet un caractère presque parlementaire, mais aucun député n'a accepté cette invitation.

Cette situation, dit le Berliner Tageblatt, honore les parts de la majorité qui sont prêts à participer au gouvernement responsable quand on sera disposé à accorder dans le cabinet une situation prédominante aux parlementaires ; ceux-ci ne veulent pas être écrasés par les hauts fonctionnaires.

La Francfurter Zeitung manifeste la mauvaise humeur du parti progressiste qui est complètement exclu de la combinaison et elle écrit :

« Le grand remaniement annoncé dans le ministère d'empereur et le ministère prussien est presque accompli. Au point de vue parlementaire, il constitue une désillusion et même une grave désillusion. »

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Ce souvenir des trois dernières années ne peut nous faire douter que les armées britanniques, en France, et les travailleurs, dans l'empire dont elles dépendent, n'aient la puissance et la volonté de compléter la tâche qu'ils ont entrepris et ne poursuivent de cette puissance est faite maintenant pour l'ennemi lui-même.

Nous entrons aujourd'hui dans la quatrième année de la guerre. Il y a douze mois, la puissance des nouvelles armées de l'empire pour prendre l'offensive jusqu'au succès était encore à ses débuts. La preuve de cette puissance est faite maintenant pour l'ennemi lui-même.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons aujourd'hui dans la quatrième année de la guerre. Il y a douze mois, la puissance des nouvelles armées de l'empire pour prendre l'offensive jusqu'au succès était encore à ses débuts. La preuve de cette puissance est faite maintenant pour l'ennemi lui-même.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

Nous entrons dans la quatrième année de guerre avec une ferme confiance, fondée sur tout ce que nous avons déjà accompli, et nos vaillants alliés.

LE MONDE

INFORMATIONS

— Le duc de Mortemart vient d'arriver à Biarritz, où il compte séjourner jusqu'à la fin d'août.

— Parmi les dernières arrivées à Evian, citons :

Marquise de Ganay, comte et comtesse de La Salle, comte et comtesse de Kerhallet, Mme et Mlle de Lara, Mme John Balli, M. Michel Marghiloman, M. Edmond Blanc, Mme Charles-Ferdinand Dreyfus, M. et Mme Zarifi.

— Reconnu à Versailles :

Marquise de Massa, comte de Massa, baronne Roger, vicomtesse de Sigalas, M. et Mme Hochon, baron et baronne du Teil, vicomtesse Curial, comte de Germinaly, etc., etc.

La princesse de Faugney-Lucinge, la comtesse de Perigny, Mme de Lesseux, le baron et la baronne de Grandmaison sont installés dans les villas.

NAISSANCES

— La vicomtesse Jean de Taffanel de la Jonquierre, femme du lieutenant de dragons, est depuis quelques jours mère de son cinquième enfant qui a reçu les prénoms de Jean-Rémy.

— Mme de La Verteville, femme du capitaine de La Verteville, vient de donner heureusement le jour à un fils : François.

MARIAGES

— Le mariage du lieutenant-colonel de Parieu avec Mlle de Chardonnet a été célébré le 1^{er} août dans la plus stricte intimité à Bury, près de Manchester.

— En la chapelle de Clagny, a été célébré samedi le mariage de M. Pierre Lisle, sous-lieutenant aux armées, fils de M. Lisle, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Nord, et de Mme, née Adam, avec Mlle Hélène Gauthier de Clagny, fille de M. Albert Gauthier de Clagny, ancien député de Seine-et-Oise, ancien vice-président du conseil général de ce département, ancien avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat.

Les témoins du marié étaient M. Grisollet, vice-président du Conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Nord, et le Dr Clerc, médecin-major aux armées ; ceux de la mariée : M. Maurice Barres, député, et M. Georges Bertrand, l'artiste si justement réputé.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Verdier, curé de Sainte-Clothilde.

Dans l'assistance, on remarquait la présence de M. Autrand, préfet de Seine-et-Oise ; le maire de Versailles, Mme Jeanne Dérouléde, le lieutenant Henri Ferrette, ancien député ; M. Edouard Marbeau, ancien maire de Meudon ; M. Th. Rudelle, ancien député, etc.

— En l'église Saint-Philippe-du-Roule, vient d'être bénie le mariage de M. Maurice Bourdel, lieutenant au 85^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils de M. Joseph Bourdel, chef de bataillon au 25^e territorial d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de Mme Bourdel, avec Mlle Germaine Lange, fille de M. Georges Lange, administrateur d'imprimerie, et de Mme Lange, et petite-fille de M. Camille Molinié, vice-consul du Brésil à Bayonne.

— On annonce les fiançailles de M. Georges de la Blanchardière, fils de l'ancien conseiller général des Côtes-du-Nord, avec Mlle Madeleine Ruellan, d'une vieille famille bretonne qui a eu dix fils sous les drapeaux, dont quatre sont tombés glorieusement.

DEUILS

— Les comités de la "Société fraternelle des Cuirassiers de Reichshoffen et de Morsbronn" et de la "Fédération des Sociétés d'anciens Cuirassiers de France" feront célébrer, ce matin, à 10 h. 1/2, en l'église de la Madeleine, sous la présidence de S. Em. le cardinal Armette, un service à la mémoire des Cuirassiers morts pour la patrie, le 6 août 1870, ainsi que des Cuirassiers et des officiers, sous-officiers et soldats français et alliés tombés au champ d'honneur depuis 1914.

Allocution par l'abbé Courbe, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Quête au profit de la caisse de secours des Cuirassiers de Reichshoffen et de Morsbronn et au profit de l'œuvre des Mutilés de la guerre actuelle, faite par Mmes Clouet des Pesruches, Siaud, Miles Paul Maldan, Barbet de Vaux, Guigard, Duwez, Lamarche, Petit, et Raymond Boyer.

Nous apprenons la mort :

De Mme Théodore Reinach, née Fanny Kann, femme de M. Théodore Reinach, membre de l'Institut, lieutenant-colonel d'état-major attaché au cabinet du ministre de la Guerre, décédée à Neuilly ;

De Mme Th. Funck-Brentano, veuve du professeur à l'Ecole des Sciences politiques, mère de l'historien et du Dr Funck-Brentano ;

De Mme Chandru de Raynal, veuve du conseiller maître à la Cour des Comptes, qui a succombé en son domicile de la rue Ceriseis ;

De Mme Viannon-Pompe, née de Boissonneau de Chevigny, décédée à soixante-dix-neuf ans, au château de Goussaincourt ;

De M. Daniel de Poliakoff, conseiller d'Etat de Russie, décédé hier en son hôtel de l'avenue Hoche ;

De M. Félix Gain, ingénieur en chef des services techniques de la Compagnie des Wagons-Lits, qui a succombé à Cauterets ;

De M. Frédéric Altairac, ancien maire d'Alger, officier de la Légion d'honneur, décédé au Bois-Friar (Loir-et-Cher), âgé de soixante-quatre ans ;

De M. Louis Gazel, proviseur du lycée de Montpellier, décédé à l'âge de soixante ans. Son fils, M. Jean Gazel, est sous-lieutenant d'artillerie ;

De l'abbé Armand Bizon, sous-lieutenant au 32^e d'infanterie, qui a été tué à la tête de sa section, le 20 juillet dernier, d'une balle en pleine poitrine ;

De M. Louis Chambron, sous-lieutenant au 72^e d'infanterie coloniale, grièvement blessé le 16 avril, chevalier de la Légion d'honneur, mort des suites de ses blessures à Issy-les-Moulineaux ;

Du sous-lieutenant interprète Paul de Fürst, mort pour la France devant Verdun, le 20 juillet, cité à l'ordre de la 60^e division d'infanterie. Appartenant à une très ancienne famille alsacienne, il était, avant la guerre, attaché comme secrétaire au Comité de Paris de la Banque ottomane ;

Du commandant Léon Daloz, à la retraite, chevalier de la Légion d'honneur.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 6 à 6 heures. Prix spécial consentis à nos abonnés.

EXCELSIOR

Les premiers prisonniers de la bataille des Flandres



ESCORTÉS PAR DES SOLDATS ANGLAIS, LES ALLEMANDS SONT EMMENÉS A L'ARRIÈRE

Le début de l'offensive franco-britannique dans les Flandres a permis aux Alliés de faire plus de 6.000 prisonniers. Ce chiffre est relativement peu élevé étant donné que l'avance s'effectua sur un front de

vingt-quatre kilomètres et une profondeur de trois mille mètres. Il s'explique par l'intensité du bombardement qui tua un nombre considérable d'Allemands. On voit ici le premier convoi de prisonniers.

BLOC-NOTES

QUE de soins, que de précautions m'entourent ici ; et la belle chose que la Science ! comme dit M. Jourdin. Résumons l'emploi de mes matinées :

Loyer à sept heures, verre d'eau. Puis le petit déjeuner. Une heure d'attente, et le bain. C'est la grande affaire. Pour commencer, dix bains dont l'eau tiède, maintenue à la température de la source, provient de réservoirs où elle s'apaise, en quelque sorte, et abandonne une partie de la force baignante (dangerusement bienfaisante !) qu'elle possède en venant à nous, du fond de l'abîme.

Seconde série, d'une dizaine de bains encore, à moins que l'état de santé du patient et sa condition générale n'ordonnent d'allonger cette série ou de la réduire. Des indications minuscules sont nécessaires : l'eau tiède qui remplit de son jet puissant la piscine arrive, cette fois, des grands fonds mystérieux, en ligne directe...

Et voici les douceurs d'après : les trois peignoirs, les serviettes chaudes, que certaines vieilles baigneuses savent manier et nouer avec un art si délicat; le retour à l'hôpital ; le lit, pendant une heure encore ; puis, vers onze heures, la deuxième sortie : la verre d'eau froide, exquise (200 grammes ! a précisé le docteur) et la joie, si l'on a bon appétit, d'entendre les cloches du déjeuner qui se répondent de partout !

Tout cela serait délicieux, s'il n'y avait pas la guerre. Mais cette guerre gâte tout, et m'empoisonne la conscience, depuis trois semaines ! C'est un sentiment que je n'avais jamais éprouvé. Et comment faire pour empêcher cela ? Tous les jours, en revenant du bain, je passe devant l'hôtel et le music-hall qui sont devenus des hôpitaux. Les blessés sont là. Je songe à ce que ces corps étendus, ces pansements, ces bâquilles et ces manches vides signifient... Que de drames traversés ! que de souffrances subies ! Et je pense aussi aux misères, aux mille petites épreuves angoissantes qui ont précédé cette blessure, cette mutilation, cette maladie ; aux privations de chaque jour et de chaque nuit ; à l'insomnie, à la boue, au froid qui paralyse, à la chaleur qui abrutit, à l'eau qui manque, à la nourriture mauvaise... Ah ! ceux-là n'ont pas eu le souci, depuis trois ans, du « régime » à suivre, du nombre de grammes d'eau qu'il fallait boire, et de mesures que devait durer leur bain. Ils ignorent la différence qu'il y a, en thérapeutique, entre une eau qui court et une eau qui dort, et sur aucun champ de bataille on ne leur a tâté le pouls. Alors je me compare, et j'ai honte... J'ai honte du bon état immérité de ma personne, et des précautions et des petits soins fastidieux dont s'enveloppe mon inutilité.

Eux ne se doutent de rien. Ils ne soupçonnent pas, j'en suis sûre, l'espèce de remords qui se cache derrière le bonjour que je leur envoie en passant. Et ils répondent à ce bonjour par un mot gentil, un geste d'amitié, un sourire sans rancune... Ce sont vraiment des garçons.

SONIA.

Entre députés

L'incident Ybarra-Garay - Accambray est loin d'être clos. M. le général Maunoury, arbitre désigné par MM. de Juigné et de la Ferronnière, témoins de M. Ybarra-Garay, n'ayant pu se mettre d'accord avec M. Augagneur, arbitre désigné par les témoins de M. Accambray, et M. Augagneur n'ayant pas accepté la désignation d'un tiers arbitre, tous deux ont resigné leur mandat.

Par une lettre adressée au général Maunoury, M. Augagneur motive son refus d'un

arbitrage par le fait que les témoignages apportés par M. Ybarra-Garay, à l'appui de son accusation, datent du 18 juillet alors que l'accusation est du 7. Il déclare en outre : « J'avais demandé, avant toute discussion :

1^{re} Communication des pièces originales versées au procès ;

2^e Que fussent indiquées, avec précision, par qui, où, à quelle date, dans quelles conditions, les déclarations des sous-officiers avaient été recueillies ou provoquées ;

3^e La faculté de citer par-devant-nous et d'interroger les auteurs de ces déclarations ;

4^e L'audition par nous de M. Accambray, audition sollicitée par lui, afin de répondre aux imputations dirigées contre sa personne. »

M. Ybarra-Garay, vient d'adresser, d'autre part, à tous ses collègues de la Chambre, qu'il fait personnellement juges de son différend avec M. Accambray, une longue lettre reproduisant les témoignages d'officiers et de sous-officiers qui ont pris part au combat d'Abreschwiller aux côtés du député de l'Aisne.

La censure a interdit la publication de cette lettre.

Quatre-Août

Les Russes, s'il nous est permis de le dire, mettent un peu trop de temps à lire Michelet. Nous avons placé notre nuit du 4 août trois semaines seulement après la prise de la Bastille. On ne saurait trop conseiller à nos alliés de tourner les pages un peu plus vite, et de nous annoncer bientôt quelque bataille de Fleurus ou de Valmy. Vite, vite !

La censure a interdit la publication de cette lettre.

Un mot de Scheidemann

Un journal allemand rapporte que des amis du député Scheidemann lui demandent s'il accepterait un portefeuille dans la combinaison ministérielle.

Scheidemann prit son air le plus méprisant pour répondre :

« Eh bien ministre ? merci bien ! La situation d'un ministre me paraît aussi désagréable que celle d'un homme qui sera assis sans calage sur une fourmilière. »

La boutade a eu du succès. C'est de l'esprit allemand le plus délicat.

La trouvaille de Gorgerat

Si vous voulez dire à un brigadier de gendarmerie un mot extrêmement désagréable, lequel choisiriez-vous ?

Entre nous, je vous dirai qu'il vaut mieux

n'en choisir aucun. Les brigadiers de gendarmerie sont incroyablement susceptibles. Le terme le plus anodin peut leur paraître injurieux, et même outrageant.

La preuve, c'est la mésaventure qui vient d'advenir à Edouard Gorgerat.

Edouard Gorgerat est un brave ouvrier suisse. Il rencontra, sur un chemin suisse, un brigadier de gendarmerie suisse qui lui déplut, pour une raison qu'on ne nous dit pas.

Alors, se plantant devant lui, Edouard Gorgerat s'écria :

— Hé ! va donc, « tournevis » !

Le brigadier estimait que nul ne pouvait, sans outrage, l'appeler « tournevis », encore que le tournevis soit un instrument fort utile et dont l'aspect semble homophile. Il saisit Edouard Gorgerat et le conduisit devant le tribunal de police de Genève qui, jugeant injurieuse la qualification de « tournevis » attribuée à un représentant de la maré-

chaussée, condamna l'insulteur à six jours de prison.

Qui sait si, en France, nos magistrats attaquaient la même valeur offensante à l'épithète de « tournevis » ? Mais ne tentons pas l'expérience. C'est plus prudent.

Les police-misses

Attention ! Voici une expérience féministe qui échoie.

Le fait est assez rare pour que nous appartenions un soin scrupuleux à le signaler.

Figurez-vous qu'en Angleterre beaucoup de dames très bien s'étaient mis en tête de devenir « agents de police » et étaient devenues « agents de police ».

Elles avaient le plus bel air du monde dans leur sobre uniforme de policier, et tous les Londoniens se retournaient pour les admirer. Malheureusement, ces « agents de police » si gracieuses faisaient preuve dans la pratique d'une méchanceté incroyable, d'un zèle dont vous n'avez pas idée. Vous les regardiez de trop près ? Pan ! Un procès-verbal ! Vous ne « circulez » pas assez vite sur la voie publique ? Pan ! Un procès-verbal ! Vous circulez trop vite ? Pan ! Un procès-verbal !

Bref, les plaintes ont afflué de toutes parts contre les « agents de police » trop nerveuses. Si bien que la municipalité de Londres vient de décider de les renvoyer en bloc comme « inaptes ».

La paix des champs

Il y a dans la Nièvre, sur la route de Nevers à Saint-Bénin-d'Azy, à l'orée du bois de Fées (ou d'ëts), une ferme qui était une auberge au temps récent où les diligences et les voitures de roulage ne subissaient pas la concurrence du petit chemin de fer d'intérêt local qui ruina le commerce de la grande route.

La guerre vint et elle apporta, un jour, sa prospérité à cette ancienne auberge qui nourrit et logea aujourd'hui une équipe de prisonniers allemands mise à la disposition de la préfecture de la Nièvre pour opérer des coupes de bois.

La ferme ne se plaindra pas de la rigueur des temps présents si l'on ne trouve pas la quasiment plus de porcs ». Dans les débuts elle servait à ses pensionnaires de la couenne et du lard, et elle leur accommodait des plats substantiels qu'ils aiment « à l'adoration ».

— C'est que chacun d'eux a de l'appétit comme quatre, confie-t-elle au touriste qui entre chez elle avec le vain espoir de se mettre quelque chose sous la dent. Ils ne me laissent rien : ni un œuf ni une miette de pain. Ils voudraient avoir des fromages et du jambon, mais ils m'achètent mon lait aussi : après la traite. Ils gagnent vingt centimes par jour qu'on leur donne par quinzaine. Ce jour-là est jour de bombarde. Ah ! ils ont vite fait de